

Le talent au talon

Micheline La France, *Le Talent d'Achille*, Montréal, Boréal, 1990, 204 p.

Lucie Desaulniers, *Occupation double*, Montréal, Triptyque, 1990, 104 p.

Yves Dubé

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubé, Y. (1991). Compte rendu de [Le talent au talon / Micheline La France, *Le Talent d'Achille*, Montréal, Boréal, 1990, 204 p. / Lucie Desaulniers, *Occupation double*, Montréal, Triptyque, 1990, 104 p.] *Lettres québécoises*, (62), 16–17.

Le talent au talon

Le dernier roman de Micheline La France procède du poème dramatique et de l'opéra tragique tout à la fois, mais peut-être plus par l'effet produit sur le lecteur que par la volonté propre de l'auteure.

ROMAN
YVES DUBÉ

Les séquences de l'œuvre, juxtaposées les unes aux autres, finissent par produire un effet tellement saisissant qu'on ne peut que s'interroger indéfiniment sur les visées de celle qui leur donne cette poussée incroyable, ce *destin incantatoire*. J'ai dit les séquences. J'aurais pu dire les personnages. Car, même si on revient souvent sur le jeu, c'est «d'être» dont il est question ici, c'est d'existence humaine dont on ne cesse jamais de parler.

À la rigueur, on pourrait croire que les événements, même si on veut leur concéder une part d'originalité qui reste bien accidentelle, demeurent empreints d'une certaine banalité. Par contre, si on ne peut inventer une vie exemplaire de nouveauté, l'art du romancier consiste précisément à nous présenter toujours les mêmes éléments d'un quotidien sans grande surprise de façon à ce que nous éprouvions quand même le choc de la découverte. Je vois bien que Micheline La France connaît ces obligations et les remplit assez merveilleusement. À ce point, du reste, que certaines phases décrites, qui pourraient être des épisodes d'un pur mélodrame, revêtent un caractère de «révélation».

Au point de départ, quatre personnages principaux: Ariane, Achille et les jumeaux, Hélène et Hippolyte. Ne se croirait-on pas sur le point d'expliquer une tragédie classique? Ce choix de noms n'est ni un hasard, ni un faux-fuyant, peut-être une explication, sûrement un clin d'œil de l'auteure à l'immortalité. **En effet, pourquoi l'aventure moderne dans une société en butte à l'absurde ne pourrait-elle pas être décrite pour les générations à venir?** Non seulement l'auteure s'y emploie-t-elle, mais encore le fait-elle avec un sens de l'humour qui va du sourire complice au sarcasme troublant. Elle le fait également avec l'aplomb que donnent les habitudes chèrement acquises :

[...] j'ai payé comptant le prix exact de mon droit de regard sur le monde. Je ne demande à personne de me croire. Je dis la vérité.

Autre preuve de cette assurance un peu désinvolte :

Ma mort leur donne l'idée de raconter ma vie, j'aime bien les paradoxes, presque autant que la pluie.

Par ces quatre personnages et tous les autres qui les entourent (parents, amis, camarades), l'auteure veut vraisemblablement, par le fil d'Ariane et la vision d'Hélène nous conduire à un hypothétique combat Achille-Hippolyte. *Le Talent d'Achille* n'est-il pas irrémédiablement lié

au *talon d'Achille*? Le goût d'être parfait ou différent, limité par la médiocrité et par la mort. En même temps, tout ce monde grouille dans un univers un peu mauriacien — on se retrouve dans ce roman comme dans une atmosphère digne de celle du *Nœud de vipères*. Je n'ai pas été surpris de la question d'Hélène : «Pourquoi les gens qu'on aime sont-ils tenus en dehors de notre histoire de famille?». On sent depuis le début que la famille restera *le lieu*, le centre de tout, de la naissance à la mort. Les quatre enfants sont les visages multiples d'une même et unique réalité. Achille, Ariane et le père l'expriment d'une façon non équivoque dans la petite scène suivante :

— *Achille est fou, il dit qu'il va m'épouser quand il sera grand. On n'épouse pas sa sœur, dis-le-lui, papa!* [Ariane]

— *Ariane a raison, Achille, on n'épouse pas sa sœur.* [Le père]

— *Bon. J'épouserai tout de même Ariane, lança-t-il avant de sortir de table.* [Achille]

Et ce dernier ajoutera plus loin :

— *En tout cas moi, je ne laisserai pas ma sœur connaître un autre homme avant moi.*



Micheline
La France

Au début de ma lecture, j'avais l'intention d'intituler mon article : «L'incompréhensible et douloureux accomplissement d'Achille». Par la suite, je me suis vite ravisé. Ma vision du personnage central s'est forcément nuancée, contredite, remise en question. «Achille est en guerre, c'est contre la beauté qu'il en a. Aujourd'hui, il a tenté de dénaturer la musique, de lui arracher le visage qu'il avait tant aimé d'elle quand il était petit, dira un personnage de l'extérieur (Olivier, l'amant de la mère) dont le lecteur pourrait vraisemblablement épouser la vision.

Si le supplice d'Achille consiste à «entendre en soi [lire en lui] une musique qui refuse de chanter», on en connaîtra la raison beaucoup plus tard, à la fin du roman, dans le chapitre d'Ariane, espèce de confession extra-lucide — aussi troublante pour le lecteur que pour le personnage — forcée par l'auteure de révéler enfin son vrai visage qui s'avère, somme toute, à l'opposé de tout ce qu'on avait d'abord cru et entretenu durant toute la lecture de l'œuvre. Les passions les plus ardentes, les plus dévastatrices, savent très souvent rester secrètes et leur caractère «d'inévitable fatalité» se nourrit dans la complicité des silences les plus terriblement angoissants. Les subtilités des mensonges (ou des absences de vérité) et des contradictions s'insinuent toujours

entre le viol de la beauté et tout désir de grandeur, qu'il soit démesuré ou non.

Le talon d'Achille, c'est le cancer qui l'emportera ; *Le Talent d'Achille*, c'est d'être douloureusement différent — ou peut-être bien représentatif de toutes nos pauvres tragédies d'exilés ou d'affamés. C'est ce que tente d'exprimer Hélène quand elle écrit :

Bien sûr, il méprisait le genre humain, lui compris. Il méprisait le quotidien, les faits et gestes insignifiants auxquels la vie de chacun se réduit souvent. Il voyait grand et ce qu'il trouvait autour de lui était petit, si petit. Il aurait voulu se charger de la grandeur du monde, rien de moins, mais le monde s'obstinait à vouloir rester petit.

Irrésistiblement mené par le destin (Ariane), qu'a-t-il à faire de la beauté du monde (Hélène) jumelée à sa médiocrité (Hippolyte) ?

Plusieurs pensées d'Hélène m'ont beaucoup frappé. Hélène, c'est le personnage aimable et qui ne se dément pas ; en même temps naïve, enjouée et toujours attentive aux autres malgré une naïveté plus que compréhensible. Je relève deux de ses affirmations : «On fait ce qu'on peut pour déjouer l'enracinement» et «[...] pour moi, le nec plus ultra dans le genre paradis, c'était le cirque.» C'est l'éveil conjugué à l'espérance, la vitalité reconquise éprise d'émerveillement. C'est la contrepartie d'Achille. C'est la réponse à toute cette misanthropie plus morale et psychologique que sociale que représente le duo Achille-Ariane face à toute la médiocrité du monde.

Si pour Hippolyte «on est devant l'horreur», on comprendra vite que ce sentiment est né de l'insupportable, de l'insoutenable et du destin fatal qui guette tous ceux qui osent s'affranchir d'une foi commune, d'une mesure partagée, d'une obligation établie de se contenter du «petit pain» pour lequel on est né. À la fin, Achille confiera à Hélène : «Je ne finis jamais ce que je commence. C'est l'histoire de ma vie. Je vois quelque chose de beau devant moi et, brusquement, il faut que ça se déchire. On n'y peut rien.»

Est-il vraiment besoin d'ajouter que l'auteure nous entraîne dans un monde fraternel de confusion et troublant de ressemblances qui ne peuvent pas nous échapper, quoi qu'on fasse. **La mort d'Achille continue de peser sur la conscience comme l'œil qui poursuivait Caïn et dont Victor Hugo a fait la conscience du monde.**

Pour moi, cette lecture restera un souvenir nourri de ces réminiscences qui font palpiter, de ces surprises aussi dont on découvre avec joie et sympathie les multiples aspects littéraires, humains, empreints de cette beauté qui ne sert que ses esclaves.

L'attente aux confins des rêves

*Il n'y a pas si longtemps que j'attends;
je ne compte plus les siècles.*

Vivre et mourir d'un même souffle, dans les veinules des mêmes secondes, au cœur d'une attente aussi immobile que les cris des oiseaux qui hantent nos cauchemars, voilà une «Double occupation» à temps plein, mais partagée entre les équivoques partances et les arrivées mystérieuses. Quel beau petit roman que celui de Lucie Désaulniers. L'émotion y habite sans cesse à fleur d'âme pleine de richesses et de souffrances, exemplaire de lumineuses attentions à ce

souvent... parce que, note l'auteure : «Voici venue l'horreur d'être humain. Qui pourrait en discuter ?»

Une histoire bien simple, dont la plupart des auteurs se seraient contentés de tirer une nouvelle plutôt courte que longue, remplit ici les espaces d'un journal personnel, relégué dans le banc d'un piano délaissé d'une carrière avortée. Lili Holdane, pourtant reconnue talentueuse, a décidé de s'engager comme gardienne pour la *Canadian Locker Company*, échangeant ainsi le *clair de lune* de son clavier contre l'enchaînement des besognes routinières faites d'attentes et d'apparentes lâchetés. Paradoxalement, c'est son goût de vivre qui a dominé sa décision. Et, pourtant, ses rêves n'ont jamais cessé de s'envoler et de suivre en remorque tous ces bruits de départs à partir de son lieu de travail : l'aéroport de Dorval.

Sa solitude serait totale sans la présence lointaine d'un frère oublié (son unique héritier) dont on ne connaît que les initiales J. B. S. mais dont on apprend la passion pour les ordinateurs et les journaux, mais aussi la trahison envers tous les livres depuis qu'il les a bazarés lors d'une vente de garage parce qu'il les considérait comme «des catalyseurs de désordre émotif» ; sans le passage de Garry (son petit boss qui représente le grand boss de Toronto, qu'elle n'a vu qu'une fois et dont elle n'a nulle raison de garder un bon souvenir...), amant épisodique qui lui fait l'amour «juste pour le plaisir», mais qui lui laissera néanmoins un rejeton qui mourra lors de son cinquième mois de grossesse, au moment où elle venait de décider de le garder ; sans l'omniprésence d'une voisine de palier qui incarne pour elle l'amitié, l'amour, l'exotisme et toutes les chatoyantes visions du non-conformisme, sans l'arrivée, après coup, d'un notaire, chargé de surveiller l'exécution de ses dernières volontés.

Une solitude à côté d'un microcosme, représentatif autant que possible de tout un monde, compte tenu de ce qu'elle fait, dit-elle, «de l'embryologie stérile» alors que Chen-La, celle qu'elle croit sa complice et pour qui elle a tant de complaisance, la «pousse de vivre intensément parce qu'elle est convaincue que notre vraie nature n'éclate que dans l'excès».

Derrière la Lili Holdane de la *Canadian Locker Company* se cache un personnage dont le lyrisme n'a rien à envier aux grands rôles du théâtre dramatique. L'auteure nous invite à la rencontrer... sur le tard, comme ça arrive à son propre frère J. B. S. et sous le regard impavide d'un notaire — témoin qui ne saurait «dire que la vérité, toute la vérité, rien que la vérité».

Comme Lili l'avait fait remarquer : «Vivra bien qui rêvera mon p'tit Garrinovitch, c'est pas la mer à boire d'avoir des couilles, faut d'abord apprendre à nager», il ne nous reste plus qu'à constater avec elle que «maintenant n'est toujours qu'un sursis, un rêve de plus en plus inconfortable».

Un roman dont on ferait une excellente pièce de théâtre puisque ainsi on permettrait un peu d'amplifier les généreux sortilèges d'une auteure dont le lyrisme s'affirme avec netteté et assurance.

